

Les lignes de la main

Jean Obélix Lefebvre

Number 16, December 1984, January 1985

Spécial BD « La crise »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1984). Les lignes de la main. *Nuit blanche*, (16), 42–47.

Il fut un temps où prédominait l'École belge et puis vint un temps où les phares furent français..., mais, en réalité, la BD n'avait d'autre ambition que d'être internationale, un esperanto graphique. La révolution ayant avorté du côté de l'underground américain (underground qui influença nombre d'auteurs français), ce fut l'Europe qui donna le ton. Les leaderships graphiques sont tantôt français, tantôt hollandais, belges, espagnols ou italiens. Loin de l'Europe, le Québec, demain, participera aussi à ce nouveau langage... Pour l'instant, nous en sommes conscients, il nous faudra compléter notre abécédaire et former et fortifier notre cheptel. Pour cela, il faudra des sous, de la patience, quelques leaderships éclairés... et des contacts plus poussés avec les techniques et les techniciens européens.

Nuit Blanche tente d'apporter, dans ce dossier sur la bande dessinée, quelques éclairages nouveaux sur certains auteurs ou producteurs et sur les lignes d'évolution des divers courants nationaux. Un constat prime sur les autres: la BD est en crise, en redéfinition. Une génération nourrie de BD verse dans l'auto-parodie, le pastiche, la répétition ad nauseam de vieux schémas, de thèmes éculés. Devant cette anomalie révélée, certains auteurs réagissent et tentent d'assumer une continuité sereine à la recherche de nouveaux défis. Après tout, la BD est peut-être à l'aube d'un nouvel âge d'or... un âge où cohabitent progrès, conservatisme et décadence.

Jean Obélix Lefebvre

SPÉCIAL

« LA CRISE »

Chantal Montellier, Snooze



SPÉCIAL BD
"LA CRISE"

Les lignes de la main

Essai d'interprétation des destinées de la bande dessinée européenne d'expression française.

La BD française ou belge, ou, plus simplement, européenne d'expression française, n'est plus uniquement, et cela depuis maintenant près de 20 ans, un médium de lecture (facile) destiné à l'enfance. Bien sûr, nous fîmes tous nos premières découvertes dans *Tintin*, dans *Spirou*, *La semaine de Suzette* ou *Coeur Vaillant*, et, même dans les albums (surannés?) de *Bécassine* ou de *Martin le Malin*¹. Certains, pour échapper aux trop puritaines effluves de la «bonne presse», s'en allèrent fréquenter du côté des *Pieds Nickelés* et des séries *Artima*². Mais tous ces albums destinés à l'enfance (à bon ou mauvais escient), même si leur édition se perpétue (c'est le cas de *Spirou* et *Tintin*), même si leur facture se modifie, même s'ils représentent un certain maintien de la «ligne traditionnelle», même si parfois nous les feuilletons encore avec une rassurante nostalgie, et même s'ils représentent pour nombre de jeunes dessinateurs une rampe de lancement, l'occasion des premiers balbutiements professionnels, un laboratoire complet de formation, ne passent plus la rampe. Nous les avons quittés avec notre jeunesse. L'adage «de 7 à 77 ans» est mort. On a définitivement, dans ce cas, opté pour un créneau plus délimité, «de 7 à 14 ans».

La première rupture

La première grande rupture avec le concept de l'enfance perpétuelle s'opéra vers 1966 avec le succès phénoménal des *Aventures d'Astérix* d'Uderzo et Goscinny (6 ans tout de même après la création du magazine *Pilote*). Ce fut moins le fait d'Uderzo, dessinateur assez classique, que celui de Goscinny, scénariste dans le prolongement de la ligne traditionnelle, mais père tolérant, adepte de l'innovation et, surtout, placé devant des alternatives de recrutement et d'exploration. Le succès même de ses créations reposait d'ailleurs sur un phénomène mixte de classicisme et d'inclusion de nouvelles données de lecture³.

L. BD
SE»



Désormais la primauté de l'école belge sera battue en brèche. La France reprend le flambeau et le vent de 68 se met à souffler. On entre dans l'ère des influences internationales... et de la remise en question. Nul doute que, sans le brassage d'idées qui a lieu alors, la bande dessinée aurait stagné encore et encore et que les vieux modèles auraient fini par prévaloir.

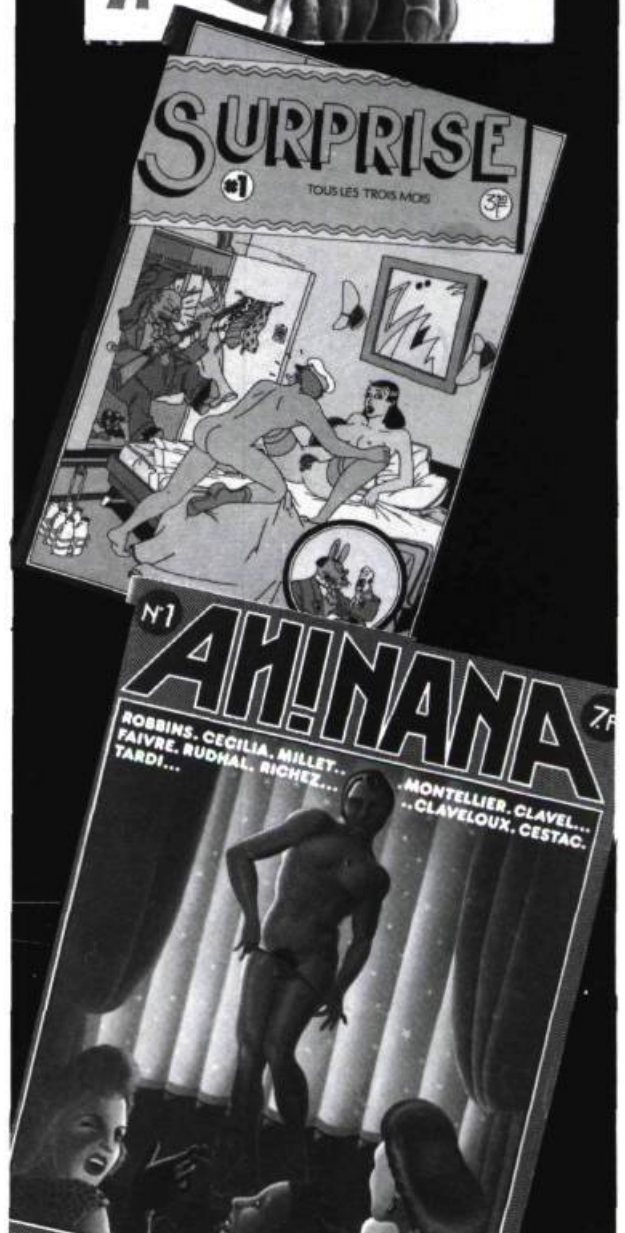
Mais le chef scout qu'est Goscinny, nimbé de l'aura de la réussite personnelle, réussira durant des années à rassembler, à former et à encourager de nouvelles tendances tous azimuts. À son palmarès, on dénombre des gens aussi dissemblables que *Druillet*, *Giraud*, *Gotlib*, *Mandryka*, *Cabu*, *Bretécher*, *Solé*, *Alexis*, *Fred*, *Lob*, etc... On peut lui accorder donc la paternité d'une bande dessinée renouvelée, moins éducative au sens où l'entendait la «bonne presse», plus interrogative, exploratoire et très impliquée culturellement et sociologiquement. Sous sa férule, les techniques explosent, évoluent et les thèmes se renouvellent sans cesse.

La seconde rupture

On peut affirmer que *Pilote* fut, sous la gouverne de Goscinny, le premier lieu inventif de la bande dessinée. À côté d'une bande dessinée qui traitait de l'actualité hebdomadaire (ce qui était déjà novateur puisque cela favorisait la «politisation» ou «pilotisation» des idées), on traitait de tous les thèmes sociaux qui se puissent rêver, se réclamant d'influences venues des USA, d'Italie, de Hollande et même de France (dans ce dernier cas, il serait bon de voir un jour ce que fut la réelle portée de la pensée situationniste⁴).

L'outil évoluait sans cesse. La case éclatait, le monde était remis en question, les dessinateurs réclamaient une maturité du propos soutenue par un travail de pointe soigné. Jamais on n'avait apporté tant de soin à la couleur, au trait, à la qualité de l'impression. La BD obéissait encore aux contraintes des formats d'album (52 pages, y compris les pages de garde). Seul le sexe n'avait pas encore (directement) droit de cité. La censure était «libérale» cependant et l'autogestion, le sens de l'aventure personnelle, la grande période autocritique et oedipienne couvaient sous la cendre.

Les suites de mai 68 devaient provoquer l'incendie. Ce fut Nikita Mandryka, Gotlib, Claire Bretécher qui firent, les premiers, acte de sédition. En créant et éditant, sous la raison sociale «Les Éditions du Fromage», *L'Écho des savanes* (à 1 000 exemplaires vendus sous le manteau), ils provoquèrent un exode du sein des grandes maisons. Leur réussite convainquit tous les esprits aventureux de tenter la chance, d'ouvrir de nouveaux créneaux. La bande dessinée, entraînée par les exigences de ses créateurs et de sa clientèle, se voulut «pour adultes». Le vent de la Californie soufflait





jusqu'en France. On enviait les coudées franches de l'underground américain⁵, on réclamait un statut débarrassé des entraves de lois d'édition puritaines, rétrogrades. Il y avait de nombreux combats à livrer sur ce plan, à quelques nuances près un combat similaire à celui que Crumb, Shelton, Colwell ou O'Neil⁶ menaient contre la majorité morale. En France, ce combat avait déjà, marginalement, été engagé par le groupe des *Éditions du Square*, mais il allait tout à coup trouver, dans de nouvelles équipes, de nouveaux combattants. Le sexe était alors révolutionnaire et il y eut tout d'abord orgie de bites et cramouilles sur toutes les couvertures.



Crumb

On n'allait pas faire que des magazines exhibitionnistes. Les idées défendues, les nouvelles normes commerciales, les expériences onéreuses, tout cela allait être expérimenté et la sélection du public-lecteur ferait le reste. Naquirent alors *Les Humanoïdes associés* et *Métal hurlant* (SF) puis *Ah! Nana*, *B.D.*, *Surprise*, *Fluide glacial*... et puis les fanzines divers, lieux de commentaires et d'expérimentation. Tous les possibles étaient ouverts et le produit allait se retrouver dans un âge d'or où l'innovation rationnelle, récupérée, allait produire des devises fortes. Une nouvelle norme allait naître et les maudits d'hier devenir les pontes d'aujourd'hui. Le géant Casterman, d'origine belge, devenu maison française, allait compléter la révolution en créant le chaînon manquant, le magazine (*À Suivre*) et l'édition d'un roman dessiné dont le nombre de pages, le format, allaient multiplier les potentiels de récit.

Nous oublions bien entendu de citer tous les artisans d'une telle évolution puisqu'ils sont trop nombreux. Il s'agit d'un phénomène, d'une passion des libertés qui fit boule de neige.

Les lois, le gouvernement, le glissement...

Il fallait pour favoriser une telle évolution de la bande dessinée, non seulement le concours des créateurs mais aussi une modification des lois sociales, une libéralisation des cadres législatifs, un constat de réalités. Sous De Gaulle, sous Pompidou, sous Giscard, de même que sous Mitterrand, le glissement s'opéra peu à peu. On se souvient des difficultés rencontrées par des éditeurs comme J.-J. Pauvert ou *les Éditions du Square* (*Hara Kiri*) pour avoir le droit de vendre au grand jour des produits interdits à la montre (sur le comptoir) ou à la publicité. Le prétexte premier de la censure était la protection de l'enfance et, dans le cas de la BD, tout l'encadrement législatif dont elle relevait la classait parmi les outils de communication pour la jeunesse.

Il fallut donc mener une guerre d'usure pour assurer la survie d'une BD adulte dont, non seulement la représentation, mais le contenu se modifiait. Sous De Gaulle, le puritanisme cachait

Shelton



Encore une fois, je me trouvais au plus profond des ténèbres où mon tempérament anxieux m'avait si souvent entraîné.

Une douleur violente me traversait le crâne. Des tirous de mémoire de plus en plus fréquents et un malaise lancinant n'arrangeaient rien à mon complet état de dépression... Tous mes membres me faisaient mal.



Jacques Tardi

bien souvent une censure politique. C'était systématiquement des accusations de pornographie ou d'atteinte à la dignité du chef de l'État qui pleuvaient sur les contestataires. L'apparition d'une zone d'édition moins traditionnellement identifiée à l'anarchisme dérouta les censeurs et, peu à peu, si on ne modifia pas radicalement le cadre législatif, on assouplit et assouplit ses positions. Les lois dorment...

La bande dessinée en s'émancipant alla se chercher de nouveaux lecteurs et connut un

rythme économique de croissance plus accéléré que d'autres domaines plus académiques de l'édition, et cela fit que le gouvernement Mitterrand, par son ministre de la Culture, monsieur Jack Lang, reconnut enfin un état de fait. Il y avait déjà longtemps que la BD et les festivals de BD faisaient courir les foules, et cette branche du graphisme avait acquis ses lettres de noblesse, au point d'être considérée par ses commettants comme un art au sens plein du terme. L'économie et le prestige aidant, un ministre intronisa donc ce huitième art et le mit au rang de ses priorités, lui offrant une aide à la création et à la formation, lui consacrant un collège, celui d'Angoulême, dans la ville où, chaque année, se tient le festival le plus réussi et le plus sacré.

«Pour un professionnel, c'est affolant de vouloir comprendre le festival d'Angoulême. Ça draine, paraît-il, 200,000 personnes durant 3 jours. C'est monstrueux! La ville est folle de B.D. et on se marche sur les pieds. Il y a un monde fou qui se précipite dans les bulles (stands) où il fait une chaleur et un bruit à crever. Et les gens se bousculent pour apercevoir quelqu'un qui est noyé sous une pile d'albums et qui tente de dessiner un petit bout de mickey sans se faire piétiner. C'est aberrant!»

J.C. Mézières

C'était en 1982 et, depuis, on peut à juste titre considérer que la France a accaparé définitivement un médium qui jusqu'alors faisait d'abord partie des fleurons de la Belgique. Les maisons qui «marchent» s'établissent toutes en France ou y établissent une tête de pont puisque l'avenir est là. Comme Jacques Brel (pour la chanson) ou Henri Michaux (pour la littérature), les dessinateurs belges désertent Bruxelles pour monter à Paris. La France, puissance néo-coloniale, a remporté le bon combat. Ne restent plus, cantonnés en Belgique, que des irréductibles comme Deligne qui ont l'impression de préparer une relève autre, s'essayant à copier les méthodes patientes du grenoblois *Glénat*... avec beaucoup moins de bonheur cependant.

Et maintenant...

La bande dessinée française (en fait de plus en plus formée d'apports cosmopolites) peut maintenant envahir le monde puisque le temps est venu, après le rapatriement, de redéployer les troupes. Un pèlerinage aux USA, en 1983, pour le Salon du Livre de New York, tentera d'ouvrir de nouvelles avenues. Les Américains sont cependant durs à la détente. Chez eux, ils ont maté l'underground et ont fait prévaloir les vues de Disney ou des Marvel Comics. L'influence française, déjà opérante dans *Heavy Metal*, est suspecte de socialisme, de libertarisme et semble un peu Olé! Olé! La *moral majority* règne et

même Lucky Luke devra faire oublier sa cigarette. Si on parvient à des accords, ce sera en se donnant la peine de transcrire l'image et de modifier les attitudes.

En France même, le climat se gâte. Est arrivée la génération du punk et du rock et aussi celle des amateurs de marketing, dans ce que ce mot a de plus mesquin et opportuniste. Des revues, qui naguère portaient l'espoir d'une évolution intelligente, ont opté pour des formules accrocheuses, faciles, potineuses, dont les principaux arguments sont le sexe con (le retour du refoulé), le on-dit branché, la violence archirépétitive et la combine. Les influences conjuguées d'*Actuel* (le *Paris-Match* de la nouvelle génération⁷), et du magazine *Lui* amènent la BD à ne plus servir de soutien qu'à des calembredaines d'analphabètes du genre «Les seins existent, je les ai rencontrés».

Les partisans d'une bande dessinée ayant un propos, un certain sens de l'écriture et de l'invention, auront bientôt l'air déclassés et risquent bizarrement d'être affublés de l'étiquette de néo-conservateurs. Dès qu'il est question de gros sous, il fallait s'y attendre, n'importe quel plouc ayant quelques écus dans ses poches se sentira autorisé à ensemençer les vastes champs de la bêtise. La bande dessinée qui se voulait adulte se verra redevenir le best-seller des casernes et le meilleur adjuvant de la veuve poignet.

Ce portrait n'est pas rose, mais il vise des revues comme *Charlie*, *L'Écho des savanes*, *Rigolo*, *Chic* et même *Métal* (qui, incidemment, à travers Dionnet, a toujours cultivé une certaine nostalgie du *Boundage*). C'est peut-être aussi la résultante d'années de prospérité. L'avant-garde prospère engendre sa propre dégénérescence et, sur sa lancée, le produit reste vendeur... pour un temps. Peut-être entrons-nous déjà dans une nouvelle ère, dans une nouvelle politique de la «tête brûlée», une société où l'intelligence est considérée comme un bien vilain bibi à porter sur ses épaules.

Incidemment, des revues comme *Circus* ou (*À Suivre*) maintiennent leur politique de recherche et produisent bon an mal an des oeuvres intéressantes. De même, Dargaud, malgré une mauvaise gestion évidente et une pause très nette de son esprit novateur, nous réserve quelques bons classiques, en dépit du fait que son cheptel se détériore. Et il faut aussi s'attendre à ce que, d'eux-mêmes, les scénaristes et les dessinateurs opèrent des regroupements et optent clairement pour une voie ou pour l'autre. La révolution graphique s'est essouffée et l'oeuvre accomplie est immense. Sans trop pousser l'analogie, il se produit ce qui s'est passé en littérature, en théâtre ou en cinéma, la clientèle générale s'est tant élargie qu'il y a place après tout pour tous les discours. C'est bien ça, la liberté! ■

Jean Obélix Lefebvre



Liberatoré

1) *Bécassine* est rentrée en grâce, mais *Martin le Malin* n'est jamais cité. Il fut, un certain temps, l'alternative à Tintin et, avec son fidèle compagnon, Floris Fidel, il nous entraîna dans de bien mémorables aventures. Malheureusement, le chroniqueur ignore lui-même d'où venait ce héros et qui le dessinait. Il empruntait l'album à un ami...

2) Il s'agit, un peu comme *Sergent Kirk* de Pratt, de comics en provenance de Belgique dont la consommation, ici, était effrénée. C'étaient des séries à suivre sans prétention mais réservant d'agréables surprises. J'ai souvenir d'un truc, publié dans *Vigor*, qui s'intitulait *Les Naufragés de l'Infini*. Les séries les plus populaires étaient *Tartine*, *Diabolo*, *Tarzazan*, *Vigor* et *Météor*.

3) Il fallait s'être frotté à un peu de latin et d'histoire de l'Antiquité romaine pour en saisir tout le sel. On pouvait (on peut encore) lire *Astérix* comme une simple aventure avec ses péripéties somme toute assez classiques mais on pouvait aussi le lire avec l'idée d'agrémenter sa connaissance de l'histoire de la Gaule.

4) Les situationnistes, mouvement artistico-sociologique, furent les premiers à pratiquer le détournement et le recyclage des images. Ils établirent aussi les nouveaux codes du comportement contemporain et ne sont pas étrangers à la part d'intelligence qui surnagea dans tout le galimatias des idées de 68. On les retrouva très impliqués aux *Éditions Champ libre*.

5) L'influence de la contre-culture américaine, même et «surtout» si celle-ci fut toujours mal interprétée en France par Edgar Morin et d'autres de son acabit, joua toujours un rôle mythique chez toute une génération de Français «pognés».

6) Crumb fit sa marque avec *Fritz the Cat*, Shelton avec les *Freak Brothers*, Colwell avec *Inner City Romance* et O'Neil avec *The Odd Bodkins*.

7) Après de beaux débuts dans la contre-culture et la transformation en almanach, *Actuel* avait poursuivi sa mutation et touché le bon filon. On se mit à faire du reportage branché, partout à travers le monde. Par malheur, le produit, intéressant au début, s'avéra, de plus en plus, un potinage marginalo-mondain dont les sources étaient douteuses. Il se vend encore, il a lancé la revue *Zoulou*, et il y a encore des gens qui croient aux contes de fées...

